

## Recherches sociographiques



Claude FOHLEN, *L'Amérique anglo-saxonne de 1815 à nos jours*

Albert Faucher

Volume 6, numéro 3, 1965

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/055284ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/055284ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Faucher, A. (1965). Compte rendu de [Claude FOHLEN, *L'Amérique anglo-saxonne de 1815 à nos jours*]. *Recherches sociographiques*, 6(3), 331–332.  
<https://doi.org/10.7202/055284ar>

prévisions du climat, la *déruralisation* du pays et partant les avatars de l'agriculture disséminée, les variations du marché minier, la concentration de l'équipement lié à l'industrie de la pêche, l'anachronisme des économies de subsistance dans un pays en voie d'industrialisation, les épidémies chez les Amérindiens, etc. Tout cela, on le voit, s'inscrit autour de deux vastes problèmes qui stigmatisent toutes les marges de l'œkoumène dans l'Est du Canada : le problème de l'hiver, le problème de la pauvreté.

Le problème de l'hiver a été étudié systématiquement par monsieur Biays : il y consacre ses 150 premières pages et ajoute ainsi l'analyse quantitative que Pierre Deffontaines avait omise dans son ouvrage sur *L'homme et l'hiver au Canada*.<sup>1</sup> Le problème de la pauvreté ressort des descriptions des milieux et des genres de vie : régions où la colonisation agricole s'est soldée par des échecs, régions littorales où la pêche est en perte de vitesse, villages amérindiens en voie de dépeuplement ou de détérioration.

Une prise de conscience de ces problèmes, omniprésents dans la région qu'a étudiée monsieur Biays, était loin d'être inutile, puisque nous sommes au seuil d'une période où de grandes tentatives seront vraisemblablement faites pour les surmonter. Depuis la parution des *Marges de l'œkoumène dans l'Est du Canada*, nous avons en mains un document de plus, et peut-être le plus précieux, pour amorcer cette difficile entreprise.

Henri DORION

*Institut de géographie,  
Université Laval.*

Claude FOHLEN, *L'Amérique anglo-saxonne de 1815 à nos jours*, Paris, Presses Universitaires de France, 1965, 1965, 368 p.

Cet ouvrage fait partie de la collection en quarante-cinq volumes de *Nouvelle Clio* dont on a déjà publié au delà de dix volumes. *Nouvelle Clio*, son nom l'indique, veut relayer *Clio* l'ancienne qui a rendu tant de services aux historiens. Elle le fait dans une optique adaptée aux préoccupations socio-économiques de la présente génération d'historiens et aux orientations récentes de l'enseignement et de la recherche. Le sous-titre de *Nouvelle Clio*, *L'histoire et ses problèmes*, résume bien son programme : « Il souligne le sens de l'effort entrepris. Il s'agit de donner aux lecteurs le sentiment du dynamisme de l'histoire, une idée de ses conquêtes, de sa complexité, de ses doutes. »

*L'Amérique anglo-saxonne* répond tout à fait aux objectifs de ce programme. Comme les autres ouvrages de la même collection, il se divise en trois parties : premièrement, les sources documentaires, les bibliographies et autres instruments de recherches qui ont rapport au sujet ; deuxièmement, un inventaire des connaissances acquises sur le sujet et notamment des aspects originaux des connaissances les plus récentes ; troisièmement, une critique de l'historiographie et de ses orientations méthodologiques, i.e. les « combats d'historiens » et les « directions de recherches ».

On dirait que l'auteur a éprouvé quelque hésitation devant le titre de son ouvrage. L'Amérique anglo-saxonne représente-t-elle toute l'Amérique du Nord ? Car c'est bien de l'Amérique du Nord qu'il s'agit. Pourtant, une portion considérable de ce territoire (la province de Québec) est habitée par une population francophone. Mais, cette population, dit l'auteur, n'est qu'une faible minorité dans l'ensemble, comme d'autres minorités parlant l'espagnol ou le yiddish. Les quelques bonnes pages qu'il consacre à l'historiographie canadienne-française, dans la troisième partie, rachètent toutefois cette hésitation et corrigent un peu la première perspective. Un découpage par périodes qui eût permis une inser-

<sup>1</sup> Pierre DEFFONTAINES, *L'homme et l'hiver au Canada*, Paris, Gallimard, 1957, 293 p. (Collection *Géographie humaine*, n° 27.)

tion plus profonde du groupe francophone dans la trame historique et, d'autre part, une meilleure élaboration de la deuxième partie de l'ouvrage, auraient pu ouvrir des perspectives plus vastes et fournir certains éclaircissements. L'auteur écrit : « ... pourquoi le Canada est-il devenu une nation, se sont demandé les historiens ? » (p. 156). Mais c'est une question que ne se posent plus les historiens qui ont su faire la synthèse des régimes français et anglais en Amérique ! Il ne faudrait cependant pas chercher noise à l'auteur pour des questions de perspective. D'ailleurs, il ne manque de nous avertir qu'il est conscient des déficiences inhérentes à cette espèce d'ouvrage. Nous lui savons gré de ne pas avoir exposé la critique à lui dire ce qu'il sait déjà. À tout prendre, le professeur Fohlen nous a livré un excellent instrument de travail.

Albert FAUCHER

*Département d'économie,  
Université Laval.*

Raymond DOUVILLE et Jacques-Donat CASANOVA, *La vie quotidienne en Nouvelle-France (Le Canada, de Champlain à Montcalm)*, Paris, Hachette, 1964, 268 p.

Combien parmi nous peuvent affirmer que l'enseignement de l'histoire du Canada a réussi à leur faire *voir* réellement ce qu'était le paysage physique et humain de la Nouvelle-France ? Pour ma part, au fur et à mesure des années, j'ai pris conscience qu'un effort était nécessaire pour effacer des clichés abstraits ou fictifs et pour reconstituer avec une suffisante netteté la physionomie et la vie de nos ancêtres de toutes provenances, de toutes catégories sociales et de tous métiers qui constituèrent graduellement, aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, la colonie française concentrée dans les îles et étirée le long des grèves et des côtes du Saint-Laurent. Reconstituer d'abord les forêts infinies, pétrifiées par le silence blanc de l'hiver inhumain qui durait près de six mois par année ; reconstituer ces paysans défricheurs-miliciens qui eurent à improviser un mode de vie qui leur permit de survivre malgré cet hiver, malgré l'Indien, malgré l'Anglais, malgré la distance, malgré les ordonnances royales ou ecclésiastiques ; reconstituer les trafiquants de fourrure et d'eau-de-vie, les artisans, les marchands, les communautés religieuses, les fonctionnaires des trois bourgs-gouvernements de Québec, Trois-Rivières et Montréal ... Bien sûr, il y a les *Relations* des Jésuites, le chanoine Groulx, Lanctot, Frégault, Trudel, Hamelin, Séguin. Mais outre que la substance de ces classiques n'a pas encore été suffisamment assimilée par les manuels, la grande Histoire, malgré elle et parce qu'elle est la Grande Histoire, n'ose pas assez se pencher sur l'histoire plus « petite » et plus humaine, celle qui est au ras de sol, des travaux et des jours. Qui n'a pas désiré que la Nouvelle-France lui fût à nouveau contée ?

Ce désir est maintenant réalisé grâce à la collaboration de deux fervents de l'histoire canadienne, l'un Français (Casanova), l'autre Canadien (Douville). Leur ouvrage est une parfaite réussite qui s'ajoute à la déjà fameuse collection *La vie quotidienne* de Hachette. Même si, en principe, il s'adresse d'abord aux lecteurs européens, il comblera les attentes des Canadiens de tout âge et de toute culture. Ils y trouveront une évocation nerveuse, colorée, concise, de ce que fut cette vie quotidienne durant le siècle et demi français de l'histoire laurienne — de Champlain à Montcalm, précise le titre. Dix chapitres découpent la vie collective selon ses principales structures (administrative et militaire, religieuse, économique) ; selon les groupes dominants (colons, explorateurs, coureurs des bois, gentilshommes) ; selon les modalités de leurs conditions d'existence et de leurs activités (l'habitation, le vêtement, la nourriture, les moyens de transport, la vie sociale, amoureuse, intellectuelle, etc.).

Le danger qui guette ce genre d'ouvrage est que l'anecdotique ou le dramatique ne l'emportent sur l'essentiel. Ce livre y échappe. Même si, par exemple, un chapitre (VII) nous plonge de façon aussi passionnante qu'un roman dans la vie aventurière et pittoresque